

peinture même si, pour en arriver là, il faut triturer une mémoire qui ne lui appartient pas toujours.

«Peindre, c'est toujours faire voir le feu sous la cendre.» Jean-Marie Pontévia<sup>5</sup> note cela à propos de la représentation de la féminité dans la peinture. Mais cette phrase pourrait tout aussi bien s'appliquer à la peinture de Nino Longobardi. Dans ses figures à la fois légères et accablées, cet artiste napolitain attise un feu redouté par l'espace et le temps, un feu qui a partie liée avec une douleur dure, froide, celle de la peinture sous la cendre.

1. La Nouvelle Biennale de Paris nous en présente quelques-uns: Munzio, Giuseppe Gallo, Pizzi Cannella et Sabina Mirri.
2. Nino Longobardi présentait ses œuvres récentes à la Galerie Montenay-Delsol, de Paris, en décembre 1984 et en janvier 1985 derniers. De plus, il a participé à la Biennale de Paris 1985 et à l'exposition collective sur le *Matérisme*, présentée par la Galerie Antiope France, de Paris, ainsi qu'à *Terre Motus* de Lucio Amelio, à Naples.
3. D'après les Sumériens et les Akkadiens, le mort franchissait successivement sept murs et se dépoillait à chacune d'une partie de ses vêtements pour parvenir nu au cœur de la Maison des ténèbres (Jacques Lacarrière, *En suivant les Dieux*, Édit. Ph. Lebaud).
4. Catalogue Nino Longobardi, Galerie Montenay-Delsol, de Paris.
5. Jean-Marie Pontévia, *La Peinture, masque et miroir*, Edit. William Blake and Co.

Didier ARNAUDET

## FRANÇOISE STAAR LA BRÛLANTE INTENSITÉ DE LA FLAMME INTÉRIEURE

Françoise Staar – l'épouse de Philippe Scribe, sculpteur au talent depuis longtemps reconnu – vient de nous prouver<sup>1</sup>, à travers une douzaine de toiles et une dizaine de pastels, révélateurs des années 1979 à 1984, qu'elle-même était parvenue, avec une énergie et une autorité surprenantes, à l'affirmation de sa propre identité. En accédant à la synthèse, par la domination des influences reçues ou des expériences vécues, elle nous impose enfin, avec une certaine véhémence, une vision vraiment personnelle, plastiquement très pure, à la fois préservée des clapotis de la mode et fortement marquée par les remous de notre époque.

Femme de sculpteur, donc, Françoise Staar est également fille de sculpteur. Elle-même, avant d'opter pour la peinture, avait songé à prendre le relais d'un père prématurément disparu. Mais il lui a d'abord fallu faire face aux nécessités de la vie courante. Après s'être engagée dans l'édition, et avoir ainsi contribué à la publication de trois ouvrages, elle s'est tournée, quelque temps, vers la mise en scène. Sa rencontre – provoquée par elle – avec Agnès Varda s'est révélée très enrichissante. Mais les milieux du cinéma, exagérément extravertis, ne répondent guère à son exigence d'intériorité. C'est pourquoi, depuis 1968, elle se voue à ses seuls travaux personnels: aquarelles, huiles ou pastels.



Celui-ci apparaît d'autant plus impressionnant que, malgré son afflux impétueux, il n'en est pas moins toujours dominé avec la plus extrême vigueur. Un quadrillage graphique d'une grande efficacité vient, de la sorte, contrôler, avec un frémissement continu, parfois houleux, les élans de la couleur. C'est ainsi que s'impose à nous un espace très dense et surpeuplé, tendu vers où ne sait quel appel, et ne se réduisant donc plus, comme souvent chez Tanguy, à la furtive évocation d'une ligne d'horizon.

Il est intéressant de relever combien Françoise Staar est habile à dégager des leçons de ses différentes expériences picturales, et combien elle se montre apte à les mettre en pratique. Elle a suffisamment de sensibilité pour saisir d'instinct ce qui fait la singularité d'une surface ou d'un procédé et, donc, pour y transposer avec dis-